

DISCOURS DE M. LEON BOCQUET

AU NOM DES AMIS D'ALBERT SAMAIN

ET DES ECRIVAINS DU NORD

Mesdames,

Messieurs,

Parmi les reliques d'Albert Samain, il en est une que je ne touche jamais sans voir entre mes doigts le papier remuer d'un tremblement presque religieux, sans aussitôt ressentir à la poitrine ce choc avertisseur d'une profonde émotion qui semble arrêter une minute le flux du sang et communiquer au visage de la pâleur. C'est une lettre bordée de noir, reçue à propos d'un numéro spécial de ma revue consacrée au poète. Elle commence ainsi :

« Je ne veux pas tarder à vous envoyer tous mes remerciements pour *le Beffroi* c'est tout à fait réussi et je ne pouvais désirer mieux. Il y a là pour moi un hommage affectueux qui, en me rapprochant de mon passé, et en m'en faisant sentir, encore maintenant, les ingratitude, le rendait encore plus cher à mes yeux... »

Et puis, subitement, l'écriture élégante et large, la belle écriture de Samain, se fait trembler et comme sénile ; elle accuse des signes navrants de dépression jusqu'à s'anéantir quasiment au bas de la page. Il brusque la fin : « je vous demande pardon, mais vous voyez mon écriture ! Je constate avec stupéfaction que je ne peux plus écrire de mon écriture courante. Qu'est-ce que cela signifie ? ... Je suis tout à fait fatigué... »

Elle est datée, cette lettre de Magny-les-Hameaux, le 14 août 1900. après ce soir-là, Albert Samain n'a plus écrit. Il s'en est allé, vous le savez, vers le grand mystère, au crépuscule du 18 août, par une heure d'oppression et d'orage que les roses lasses alourdissaient leurs tiges, énervaient l'air de parfums sommeillants et s'effeuillaient sans bruit dans le silence du jardin.

Ainsi, tard venu l'un, des tout derniers, non pas même dans l'intimité, mais dans la sympathie d'un maître et d'un aîné, j'ai eu du moins cette faveur de

savoir qu'il appréciait mon effort et j'ai reçu en quelque sorte son testament littéraire ! De cela, je suis très fier et je demeure reconnaissant au destin d'avoir ménagé au jeune homme que j'étais alors cette satisfaction et cet encouragement à mes commencements. Et voilà qui me vaut aujourd'hui l'insigne privilège de parler devant vous, tandis que d'autres, plus autorisés certes, pouvaient vous retracer, dans ces lignes idéales, la physionomie morale d'un noble et haut lyrique.

Samain a pu regretter les injustices et les rigueurs du sort à son endroit, mais il a été favorisé, ailleurs, par de magnifiques compensations. Il était dans sa destinée de devenir le bénéficiaire de pures, ferventes et consolantes amitiés, de celles qui aident les faibles à porter leur fardeau, qui les soutiennent dans les traverses, leur allègent les peines, les tristesses et les inquiétudes, ce lot fatal et trop ordinaire hélas ! des poètes sentimentaux, des rêveurs d'automne et de mélancolie, au grand cœur insatisfait, on fringale de tendresse.

Albert Samain a toujours éprouvé le besoin d'accoter son épaule à une autre épaule humaine, d'appuyer son âme de langueur à d'autres âmes plus viriles, moins effarouchées surtout par l'action. Trop timide pour chercher cet adjuvant dans des aventures amoureuses, une propension l'a poussé à le découvrir dans un sentiment d'une essence plus rare, plus cérébrale et plus éthérée que l'amour, dans l'amitié.

Bien des années avant d'avoir comme il le disait, « mis d'emblée au cœur de sa vie », un Raymond Bonheur, un Paul Morisse, un Alfred Vallette, afin de combler le vide qu'il sentait s'élargir en lui, de jeter la pâture à sa faim d'affection, il a eu cette bonne fortune inestimable de croiser sur sa route mieux que de simples camaraderies : des cœurs et des esprits appariés aux siens, attentifs en tout cas ses goûts, à ses désirs, à ses rêves et à ses espoirs.

Dans le provincial isolement de Lille, un compatriote, M. Victor Lemoigne, s'ingénia avec une volonté tenace à guider et soutenir la nature prompte à l'abatement de celui de qui il s'était institué, par droit d'aïnesse, le protecteur un peu bourru.

Plus tard, à Paris, aux pires heures de ses jours obscurs et rudes, Albert Samain se lit avec Georges Salomonsohn, un Allemand venu en France pour se perfectionner dans notre langue et apprendre le commerce dans la même maison de courtage où Samain n'est qu'un quelconque employé. Et ce sont les avantages discrets d'une confiance partagée. Une correspondance espacée ensuite sur près de quinze années atteste qu'il n'exista point entre eux un de ces rapprochements occasionnels, un de ces liens aussi vite relâchés que noués par les circonstances. Il suffit d'ailleurs d'avoir entendu monsieur Salomonsohn parler de son ami, comme il le fit devant moi à maintes reprises – c'était, Mesdames et Messieurs, avant la guerre - pour comprendre quelle fidélité touchante et respectueuse cet homme d'affaires d'outre Rhin, notable commerçant de Berlin, avez vouée au souvenir du poète.

Par la suite, une fois entré à l'Hôtel de Ville, Albert Samain sut, parmi ses collègues rencontrer des familiers et provoqués chez d'aucuns un véritable culte . Lui arrima son affection à bon escient. Je sais quelqu'un de son entourage à ce moment-là pour qui c'est un délice aujourd'hui de venir parfois, en de longues causeries, évoquer avec moi la chère mémoire du disparu.

Il est à peine besoin d'indiquer que s'offrir à Samain les correspondants les plus proches de ses pensées et de ses sentiments dans la phalange de poètes et de prosateurs qui fréquentaient au *Mercur de France*. A ceux que j'ai nommés plus haut, il convient d'ajouter : Louis Denise, Louis le Cardonnel, Louis Dumur, Léon Riotor, Rachilde, Francis Jammes, quelques autres encore. Mais les uns et les autres, si différents soient-ils, s'accordent pour affirmer que la grande fierté de leur jeunesse est d'avoir été les êtres d'élection et de dilection qui ont palpité près du cœur du poète d'*Au Jardin de l'Infante*. Ils se plaisent à vanter l'aménité souriante, l'égalité d'humeur, la franchise indulgente et la loyauté sans faille du caractère d'Albert Samain, ses manières et ses vertus d'hommes et de confrères. Je n'en ai jamais trouvé un seul qui ait cru devoir tempérer ses éloges d'une restriction. Qu'à la louange de Samain soient unanimes Louis

le Cardonnel, oint du Seigneur et Jean Rictus, le réfractaire, n'est-ce point assez dire ?

Dans ce village où il semble que l'ombre douce du poète continue d'errer par les soirs d'été embrumés de brouillards bleus, je n'ai garde d'oublier en quels termes délicat sous la drève qui mène à la Butte-aux-Chênes, M. Bonheur, la première fois que je le vis, me parla, voici vingt ans et plus, de l'ami mort. Il se passe rarement une fois, n'est ce pas Monsieur Vallette ? quand il m'arrive de m'arrêter dans ce vieil hôtel du *Mercur de France*, qui est un peu la maison de tous les poètes de notre âge, mais qui est surtout la maison spirituelle de Samain, sans qu'au cours de la conversation s'interpose entre nous une figure pensive qui, ressurgie de l'au-delà, perpétue « l'invisible présence » de celui qu'on devine.

A l'affirmation des vivants, je veux apporter un témoignage d'outre-tombe. Il est de Louis Denise, nature fine et nuancée qui avait beaucoup scruté la sensibilité complexe de Samain et a su le définir en termes judicieux :

« Samain possédait, a-t-il écrit, ses vertus de société prisées naguère à leur valeur et qui savent encore aujourd'hui charmer : un commerce aimable, un cœur droit et bienveillant qui savait esquiver, sans inutiles blessures, les lâches compromissions, une conversation primesautière en cet enjouement de l'esprit qui s'ébat parmi les idées... Il avait cette suprême politesse d'abaisser ou d'élever le ton de sa parole dont l'ironie même ne semblait être qu'une charité au niveau de ses interlocuteurs. »

Il n'y a pas, à mon sens, de plus bel hommage de l'homme. On vous a dit déjà la valeur du poète.

Au voyageur presque solitaire dans cet immense désert d'individus qu'est Paris, ces belles amitiés littéraires sont comme « la halte au bord du puits » ou boire à longs traits et détendre la fatigue, l'arrêt dans la fraîche oasis « le repos dans les roses », ces roses qu'il lui suffisait de respirer, quand il se sentait pessimiste .

Aussi, ne faut-il point s'étonner qu'avec de tels amis, cet homme que certains, le connaissant mal, estimaient distant et froid, hautain et fermé cédait à l'impérieux besoin de confiance, se livrait sans calcul et sans

détour, s'épanchait, comme s'écoule une eau pure. A ceux qu'il avait admis dans son intimité. Il ouvrait à deux battants les portes du sanctuaire de son âme nostalgique . On pénétrait alors au tréfonds de ce cœur qui succombait au poids de ses désirs, qui a souffert, sans geindre, de la disproportion entre son rêve et la réalité quotidienne, gêné empêtré de toutes parts par la médiocrité ambiante. Pour déchiffrer la dualité tragique et contenue de Samain et pénétrer sa psychologie, c'est à ses lettres, aux accents pathétiques, aux appels de détresse, aux aveux sanglotants, aux enthousiasmes éphémères qu'il importe de se reporter.

La correspondance d'Albert Samain sera-t-elle publiée ? La chose est à souhaiter. Il y apparaîtra tout entier avec sa grandeur et sa faiblesse, sa pitié et sa générosité, sans haine, envie, prosternation ni bassesse. On ne court point risque avec lui qu'une ligne ici démente une phrase ailleurs. On ne l'y surprend point en défaut de médisance et de palinodie. Une admirable sincérité y domine toute préoccupation et jusqu'au souci du style même. Ces lettres, dans une vie dépouillée d'événements et asservie étroitement à l'art deviennent le commentaire obligé des poèmes. Elles ne feront, au surplus, que grandir l'honneur de l'homme et du poète.

Il est encore un ami de Samain que je ne puis omettre. Celui-là, le poète l'aima dans les temps, attiré par une occulte affinité de race, par une sympathie révélée au contact de son œuvre, parce qu'il était, comme lui et avant lui, un animateur de féerie, un créateur de jardins somptueux où fusaient, dans l'extase des clairs de lune, des jets d'eau et où s'enlacent des couples voluptueux. Musicien élégiaque du silence comme l'autre était le magicien idyllique du monde enchanté, parce qu'il se savait peut être atteint du même mal qui ne pardonne pas, le lillois Samain est devenu le frère spirituel du Valenciennois Watteau.

Vous étonnera-t-il dès lors, Mesdames et Messieurs, qu'homme du Nord moi même, il me plaise d'associer, en finissant ces deux prestigieux évocateurs, l'un par les mots et les rythmes, l'autre par la couleur des divines mélancolies des Fêtes jolies, des douces Journées et des beaux départs pour les chimériques Cythères ?

Dans ce décor harmonieux et familial, fait de graves paix virgilienne et de souvenirs illustres de notre histoire, l'hommage qui lui a été rendu par le talent ferme, souple et classique de Madame Yvonne Serruys est de nature à satisfaire l'ombre lyrique de Samain que précède, dans les siècles l'ombre fraternelle de Watteau et à perpétuer, parmi cette vallée heureuse, un nom par nous vénéré. La renommée de Samain s'étend, Mesdames et Messieurs, son éclat monte.

Malgré la résistance de quelques-uns épris d'un modernisme de mauvais aloi, nous, ses amis et ses admirateurs, nous contribuerons à cette ascension du poète. Aujourd'hui à Magny, demain dans la ville natale, afin ainsi qu'il le voulait à propos de Desbordes-Valmore, « de proclamer sa gloire aux vieux soleil flamand ».

COMMEMORATION
D'ALBERT SAMAIN

A
MAGNY-LES-HAMEAUX

le 7 juin 1925